

L'Émigration Basque

ÉTUDES

Pour être un Basque authentique, trois choses sont requises: porter un nom sonnante qui dise l'origine; parler la langue des fils d'Aïtor, et... avoir un oncle en Amérique.

Le dernier point n'est pas de pure boutade. Songez que dans l'espace de quatre-vingt-dix ans, les quelques 100.000 habitants du Labourd et de l'arrondissement de Mauléon ont envoyé plus de 90.000 émigrants sur les rives du Nouveau-Monde. Chacun presque a donné comme son «double» aux Amériques! La proportion paraît invraisemblable? Elle est affirmée à la fois par deux économistes des plus compétents: M. Adrien Planté, l'érudit écrivain béarnais, et le regretté Louis Etcheverry, ancien député de Mauléon, auteur d'une brochure qui a été très remarquée: *L'Émigration dans les Basses-Pyrénées pendant soixante ans* (1). Je relève quelques chiffres dans ce dernier travail. Dès 1825, les Souletins et les bas Navarrais commencent à se diriger vers La Plata; mais, c'est dix ans plus tard que le mouvement s'accroît et monte rapidement à des proportions prodigieuses.

1832-1835 (4 ans).	828 émigrants	208	en moyenne annuelle
1836-1845 (10 ans).	10.162	—	1.016 —
1846-1855 (10 ans).	16.111	—	1.614 —
1856-1864 (9 ans).	12.833	—	1.425 —
1865-1874 (10 ans).	17.750	—	1.775 —
1875-1883 (9 ans).	5.157	—	573 —
1884-1891 (8 ans).	16.421	—	2.052 —

TOTAL en 60 ans. . . . 79.262 émigrants 1.321 en moyenne annuelle

(1) *Mémoire présenté au Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences. Congrès de Pau, 1892.*

Baisse de la population dans le même temps: 4.729.

Nous ne nous arrêterons pas pour le moment à commenter ces chiffres; ici, nous nous bornons à poser le fait: il existe dans la famille basque un extraordinaire courant d'émigration vers les Amériques. Mais quelles en sont les causes? quels en sont les caractères? enfin quels en sont les résultats généraux?

Il m'est venu à l'esprit de chercher la réponse à ces hauts problèmes, non pas uniquement dans les enquêtes et les statistiques, mais surtout dans l'âme du peuple, dans cette âme basque que j'ai chance de comprendre pour l'avoir étudiée, pour en avoir vécu.

C'est dire que j'envisage ce vaste et grave sujet, bien moins sous le rapport économique ou industriel que sous le modeste point de vue de la psychologie — la *psychologie sociale* si l'on veut (1).

I.—L'Émigrant

Les écrivains qui ont recherché les causes de l'émigration des Basques vers le Nouveau-Monde se sont contentés d'explications bien superficielles, quand ils ont attribué cet énorme mouvement d'un petit peuple à des causes telles que l'horreur du service militaire ou la ruine de l'agriculture. Quand il se manifeste dans une race homogène et personnelle un phénomène moralement général, constant et invincible, il en faut rechercher le mobile dans les racines profondes de la race, dans la vie sourde et forte qu'elle a vécue le long des siècles, dans l'organisation traditionnelle qu'elle s'est donnée. Les faits contingents et modernes, pour foudroyants qu'ils soient, sont incapables de déterminer dans ces peuples un mouvement un et continu.

Dans l'orientation plus ou moins nouvelle qu'un peuple se donne, — et par peuple je veux m'obstiner à dire *race*, dussé-je, au goût de maint lecteur moderne, parler la langue des Iroquois, — il y a une ou deux raisons profondes, des raisons de sang et de vie, puis une série plus ou moins longue et bigarrée de causes contingentes qui sont les menus faits du siècle.

Les raisons de sang de l'émigration basque sont, d'une part *l'inquiétude atavique*, de l'autre, l'organisation traditionnelle de la vie ou la *constitution de la famille*. Ce sont là les deux grands rouages que viennent

(1) Bien que la plupart de nos considérations se rapportent à l'ensemble des habitants des *sept provinces*, nous avons dû nous borner, dans ce qui touche aux événements détaillés aux émigrants des trois provinces françaises: Labourd, Basse-Navarre et Soule.

accélérer ou ralentir, un moment, un siècle au plus, les méprisables agitations des entours: hausse ou baisse du travail, vexations des gouvernements, progrès, guerres, et que sais-je encore.

I

J'ai parlé d'atavisme. Je sais que le mot déplaît à beaucoup d'esprits sérieux: on nous en a tant fatigué les oreilles ! Mais ce qui use un mot et l'énerve, ce n'est point de le redire mille fois en son sens simple et précis: c'est de le violenter, de le courber de gré ou de force à mille significations bizarres. Faut-il donc pour cela le rejeter sans pitié? Assurément non. Ayons la sagesse de ne pas englober dans un même verdict l'abus et le juste usage.

Or, dans le point qui nous occupe, l'influence *atavique* répond pleinement à la chose vraie, parce qu'elle s'applique à une chaîne ininterrompue d'êtres homogènes. La plupart des grandes nations civilisées ne sauraient invoquer aujourd'hui l'atavisme en un sens aussi fort et aussi plein. Dans leurs échanges incessants, leurs croisements continuels, la variété de leurs relations, elles ont mille fois embrouillé la maille sacrée de la filiation ancestrale. Elles ont mêlé à mille apports étrangers, le courant atavique, celui qui leur eût apporté l'influence pure et antique de la race. Au contraire, dès un temps immémorial, la race basque était gîtée dans les gorges inaccessibles; elle s'y entourait d'une muraille impénétrable de traditions et d'idiomes; par son organisation en familles-souches, elle s'assurait la permanence du même sang aux mêmes foyers. Aussi pourrait-on dire qu'à prendre l'atavisme en son sens très pur et très strict, les Basques forment l'un des rares peuples d'Europe qui puissent encore se réclamer justement de *leurs* aïeux.

Or, comme il est avéré que les inclinations dominantes des ancêtres se transmettent avec le sang, d'autant plus fidèlement que le sang est resté plus pur, il nous suffira de prouver que l'inquiétude des voyages fut un des caractères éminents du peuple basque pour être en droit de conclure que le mouvement actuel d'émigration dérive de l'antique courant de la race.

Mais que le lecteur ne s'alarme pas. Je n'entrerai point dans le dédale des investigations historiques — et préhistoriques — tentées dans le siècle dernier par les Henri Martin, les Guillaume de Humboldt, les d'Abbadie ou les Charencey. Ma thèse serait un peu compromise s'il me fallait l'appuyer sur les démonstrations de ces honorables savants. Une seule chose est sûre: soit qu'on leur donne pour berceau les environs

de la tour de Babel (1), la Thrace (2), la Géorgie (3), la Bétique (4) ou le Caucase (5), les Basques ont manifesté aux cinq ou six derniers siècles, l'ardente hantise de la mer. Et ce point nous suffit.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire de la pêche à la baleine, on la trouve pour ainsi dire monopolisée entre les mains des pêcheurs de Labourd et de Biscaye. Écoutons Michelet: «Plusieurs disent que les premiers qui affrontèrent une si effrayante aventure avaient besoin d'être exaltés, excentriques et cerveaux brûlés. La chose, selon eux, n'aurait pas commencé par les sages hommes du Nord, mais par nos Basques, les héros du vertige. Marcheurs terribles, chasseurs du Mont-Perdu et pêcheurs effrénés, ils couraient en batelet leur mer capricieuse, le golfe ou gouffre de Gascogne. Ils y pêchaient le thon. Ils y virent jouer les haleines et se mirent à courir après... Sans s'en apercevoir, ils pous-

(1) Larramendi, *Diccionario trilingue del Castellano, Bascuence y Latin*. San Sebastian, 1745. Selon le célèbre jésuite basque, l'Euskara serait l'une des soixante-quinze langues formées de la confusion de la tour de Babel. Voir l'introduction. *Segunda parte*, LXXXIII-CV.

(2) G. de Humboldt, *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne*, trad. de M. A. Marrast, procureur impérial à Oloron. Paris, A. Franck, 1866. — Le premier à tenter cette voie fut Hervás: mais comme il avait basé sa thèse sur des analogies de noms propres, il dut s'avouer vaincu le jour où on lui démontra que les noms géorgiens. avaient dans la langue du pays une tout autre signification que dans leur prétendue étymologie euskarienne. Pourtant, dans son discours de réception à l'Académie Royale de l'Histoire, de Madrid, l'éminent philologue et historien espagnol, le R. P. Fidel Fita, S. J., a repris la même thèse, en l'asseyant sur de nouvelles bases assurément fort respectables: la formation du verbe, le système de numération, la structure de la syntaxe, l'article-suffixe, l'absence de genres, etc. L'identité, surtout, du système de numération est vraiment surprenante: et si nous y ajoutons les explications orales que le R. P. Fita a bien voulu nous donner, à Madrid, en août dernier, nous devons à la vérité de nous déclarer presque convaincu. Cf. *Discursos leídos ante la Real Academia de la Historia, en la recepción pública del R. P. Fidel Fita y Colomé, de la Compañía de Jesús, el día 6 de julio de 1879. Madrid, 1879, pp. 77-84.*

(3) Chanoine Adéma, Discours d'ouverture au Congrès des Euskarisants tenu à Saint-Jean-de-Luz le 10 février 1903. Coll. 1903 du journal *Eskualdun Ona*.

(4) Henri Martin, *Histoire de France*, t. I, p. 1-8.

(5) Comte de Charencey, *Bulletin de la Société de linguistique*, n^o 23, 27, 30, 38, 39, 45-49. Série d'articles tendant à prouver que le berceau des Euskariens était situé dans l'extrémité nord-est de l'Asie; de là une ramification serait partie vers l'Amérique (d'où la ressemblance des langues aborigènes de l'Amérique du Nord avec l'Euskara), tandis que l'autre fraction fuyant l'invasion d'une race d'hommes-chiens se serait portée vers l'Atlantique. Ce système, tout comme ceux de G. de Humboldt et du chanoine Adéma, est basé sur l'étymologie des noms de pays. Or, cette méthode mène loin. J'ai rencontré naguère au *British Museum* une brochure fort réjouissante où Adam, Ève, Abel, Sem, Esaü et bon nombre d'autres patriarches se voyaient qualifiés de Cantabres de la meilleure marque. Cette brochure porte le numéro 12.903. a. a. a. 28 du catalogue, et est intitulée: *Essai de quelques mots sur la langue basque par un vicaire de campagne, sauvage d'origine*. Je me doutais en effet que la méthode historique du bon vicaire était un peu... sauvage.

saient jusqu'au pôle. Là, le pauvre colosse croyait en être quitte et ne supposant pas sans doute qu'on pouvait être si fou, il dormait tranquillement, quand nos étourdis héroïques approchaient, sans souffler. Serant sa ceinture rouge, le plus fort, le plus leste, s'élançait de la barque, et, sur ce dos immense, sans souci de sa vie, d'un «han!» enfonçait le harpon (1)».

On a affirmé encore que bien avant Christophe Colomb, les pêcheurs basques connaissaient les routes d'Amérique. Le navigateur génois n'aurait fait que suivre son pilote, le Biscayen Alonso Sanchez guidant la *Santa Maria*, la *Niña* et la *Pinta* dans le sillage des barques cantabres. Et l'on cite à l'appui de cette affirmation, un curieux texte du maréchal de Lancre dans son *Tableau de l'inconstance des mauvais anges* (2). Par ailleurs, un mémoire des négociants de Saint-Jean-de-Luz, daté de 1710, dit que dès les débuts de leur installation dans le golfe de Saint-Laurent, ces pêcheurs avaient composé avec les indigènes une sorte de langue mixte, grâce à laquelle ils arrivaient à s'entendre avec eux, et que les premiers voyageurs qui y débarquèrent dans la suite, trouvèrent ce langage établi (3). Et de fait M. Reubey Gold Thwaites, l'éditeur de la superbe édition américaine des *Relations des Jésuites de la Nouvelle-France*, cite en note plusieurs mots empruntés aux pêcheurs basques par les sauvages du Canada (4).

Quoi qu'il en soit de ce point controversé, les noms des fameux capitaines biscayens ou guipuscoans, Juan de Echaïde qui découvrit Terre-Neuve, El Cano dont la statue se dresse dans le port abandonné de

(1) Michelet, *la Mer*, p. 270. Paris, 1861.

(2) Paris, 1683, p. 29. «En l'an 1609, le sieur de Mons disputant au privé conseil du roy contre quelques gens de Saint-Jean-de-Luz... il lui fut maintenu que de tout temps et avant qu'il en eût cognoissance, les Basques trafiquaient au Canada, si bien que les Canadois ne traitaient parmi les Français en autre langue qu'en celle des Basques.»

(3) Olphe Calliard, *Un nouveau type particulariste ébauché. Le Paysan basque du Labourd à travers les âges.* (Livraison de la *Science sociale*), p. 522. Paris, 1905.

(4) *Travels and Explorations of the Jesuit missionaries in New France, 1610-1791.* Edited by Reubey Gold Thwaites, secretary of the state historical society of Wisconsin-Cleveland: The Burrows Brothers Company, publishers, 1896. 72 vol. in-8. Mr Reubey Gold Thwaites désigne en particulier comme des noms basques le nom de la tribu des Orignac (*Oreña*: élan, renne, cerf) et le nom du devin chez les sauvages: *Pilotoua*. Voir t. I, p. 167; t. II, p. 167; 298, 310, 151, 295; t. III, p. 119, 131-133; t. V, p. 287 Un texte que j'ai rencontré dans le même ouvrage parle de relations suivies entre les Basques et les Canadiens aux seizième et dix-septième siècles: «Cette guerre a commencé... à l'occasion de certains Basques qui voulurent faire un méchant rapt. Mais ils payèrent bien leur maudite incontinence, et non seulement eux, ainsi, à leur occasion, et ceux de Saint-Malo et beaucoup d'autres ont pâti et pâtissent beaucoup tous les ans. Car ces sauvages (les Excomminguois) sont furieux et s'abandonnent désespérément à la mort pourvu qu'ils aient espérance de tuer». T. III, p. 68.

Guétaria, Churruca de Motrico, Oquendo (1) surtout, sont là pour dire cette antique obsession de voyages, qui tourmenta glorieusement la race.

Moins recommandables à coup sûr, mais non moins aventureux, furent ces corsaires basques qui rivalisèrent de pirateries avec leurs émules hollandais. Un vieux chant souletin donnerait à croire que nos écumeurs du golfe de Gascogne allaient rendre aux marins bataves, jusque dans leurs brumes, des visites intéressées (2). Plus près de nos parages, Pellot le corsaire labourdin, a laissé des souvenirs que les vieux marins de l'Adour aiment encore à rappeler (3). Enfin pourrions-nous taire cette forme d'aventures, sombre et traditionnelle, que Loti a popularisée dans une des meilleures pages de *Ramuntcho*, la contrebande sur la Bidassoa (4)?

De toutes ces belles équipées d'ancêtres, le Basque a gardé le goût des voyages et je ne sais quelle insouciance superbe à ne regarder ni l'éloignement du but ni les difficultés de l'étape. On assure que, pendant l'été de 1805, quatre soldats bas navarrais des troupes impériales partirent des bords du Rhin pour venir jouer une partie de pelote à Baïgorry, puis, la partie terminée — et gagnée — rejoignirent leur régiment à la veille d'Austerlitz. Plus récemment, on aura pu lire dans les journaux parisiens, l'extraordinaire aventure de Théodore Yturralde, petit fermier des environs de Saint-Jean-de-Luz, qui, à la suite d'un vœu, vint par petites journées, sur sa mule, réciter son rosaire sur le

(1) Au mois d'août dernier je passais, à Saint-Sébastien, devant la fière statue de l'amiral Oquendo. Sur la jetée, un vieux Basque, grave, rasé, regardait la mer. Je lui demandai: «Quel est ce capitaine?» Il se redressa lentement et me dit d'un ton simple et religieux que je n'oublierai pas: «*Oquendo Emengo semea, jauna!* (Le fils d'ici, monsieur!)» Je ne sais pas si nous avons en France beaucoup d'hommes juchés sur des socles, dont nous puissions dire cette parole de fierté attendrie: «C'est *le fils d'ici.*»

(2) Ce chant est connu *sous le nom* de *Jeiki, jeiki etchenkoak*. C'est une sorte de diane en mer: Levez-vous, levez-vous, gens de la maison (de la barque) — la lumière est déjà largement ouverte; — du côté de la mer parle la trompette d'argent — et la plage des Hollandais tremble (dans le jour). J. Sallaberry, *Chants populaires du pays basque*. Mentionnons aussi un conte que M. Julien Vinson tient pour «originellement populaire» et qui est plein de cette sombre hantise de la mer: *les Trois Vagues*. Il nous a été conservé par J. V. de Araquistain dans *ses Tradiciones vasco-cantabras*. Cf. Julien Vinson, le *Folklore du pays basque*, p. xiv et 20-36. Paris, Maisonneuve, 1883.

(3) E. Ducéré, *les corsaires bayonnais*, Bayonne, Lamaignère. Capitaine Duvoisin *le Dernier des Corsaires ou oïe d'Etienne Pellot-Montvieux, de Hendaye*, 1 volume in-16 de 136 pages.

(4) Voir une bonne page d'anecdotes dans l'article de vulgarisation de M. Raoul Vèze, dans *le Mois pittoresque et littéraire*, septembre et décembre 1906. *Au pays basque: la contrebande loyale*, p. 470-474.

parvis de Notre-Dame, et, son oraison dite, reprit aussitôt la route de Bayonne (1). Le plus naturellement du monde, le Basque partira de Mauléon pour Amsterdam ou de Saint-Palais pour Stockholm. Dans ces six dernières années, émigrant moi aussi et chevalier errant pour mes petites raisons, j'ai eu l'occasion de parler basque en divers points de la France jusqu'à Dol et Saint-Malo, puis en Belgique, en Hollande, en Angleterre, dans l'île de Jersey et enfin à l'extrême pointe d'Europe, aux bords de la baie de Cadix. Et le bon regard simple de mes compatriotes n'avait jamais une nuance de surprise à rencontrer un *Euskaldun* sous ces climats variés.

Mais c'est surtout la mer qui hypnotise le paysan basque.

Pour comprendre la vieille attirance que l'Océan exerce sur lui, il suffit d'avoir assisté une fois à la bénédiction de la mer sur les plages de Ciboure ou de Guéthary, il faut avoir été de cette foule immense, qui du haut des falaises suit silencieusement le canot où rayonnent les ornements blancs du prêtre près de la croix dressée à l'avant; il faut avoir entendu s'élever en mer, comme un grand cri, les paroles de la bénédiction, puis gronder sur la plage le long murmure des répons. Et l'on devine bien, au regard voilé et comme infini de ces hommes glabres, de ces moussaillons, et de ces jeunes filles, que dans leur pensée la prière du prêtre ne va pas seulement aux morts ensevelis sous les vagues, mais qu'elle s'étend et se prolonge par delà l'horizon sur toute la route suivie par tant d'aïeux, de frères et de fiancés — jusqu'aux Amériques.

C'est tout ce grand passé *d'inquiétude* aventureuse et vagabonde qui

(1) Yturalde (Théodore), âgé de quarante ans, petit fermier des environs de Saint-Jean-de-Luz, est un de ces nobles enfants d'une vieille terre française où le paysan a gardé, avec l'orgueil de sa race, le culte des plus vieilles traditions. C'est un Basque pur, à la foi robuste et antique. Comme il avait été gravement malade il y a quelques mois, il fit le vœu, s'il guérissait, de venir, monté sur sa mule, dire son rosaire devant Notre-Dame de Paris. Il le fit comme il l'avait dit, et vint à Paris sur sa mule, à petites journées. Aussi, hier, les passants, fort étonnés, purent-ils voir s'arrêter, sur le parvis Notre-Dame, un grand gaillard au teint brun, coiffé d'un béret, les mollets serrés dans les jambières, et tenant par la bride une mule couverte d'un filet aux pompons rouges. Devant le portail central de Notre-Dame, il s'agenouilla, et, sans se soucier des badauds et du mouvement de la capitale, sans voir les omnibus et les automobiles, Yturalde commença à réciter à haute voix son rosaire. Il y eut bientôt autour de lui une foule de plus de deux cents personnes. «C'est un fou!» assurait-on. Des agents voulurent le faire circuler. Il refusa noblement; mais il dut les suivre devant le commissaire du quartier, qui voulut lui faire comprendre qu'il aurait mieux fait de prier dans l'intérieur de l'église. — Non, Monsieur, dit-il, avec son accent pittoresque; j'ai fait vœu de prier devant Notre-Dame et non pas dans l'église. On ne put le faire sortir de là, et le commissaire chargea deux agents d'accompagner le pèlerin, qui put, sans incident, terminer ses prières. (*L'Echo de Paris.*)

travaille encore nos jeunes émigrants. Dès son plus bas âge, dans les causeries du foyer, le petit Basque entend parler de lointain, d'oncle Ignacio ou Alhande en allé au delà des mers; il voit arriver dans de larges enveloppes aux timbres rouges ces brillantes photographies de cousins inconnus, qui feront sur la blanche muraille du salon une galerie opulente et mystérieuse; il voit entrer dans sa maison des *jaun* (messieurs) en veston et en lunettes d'or que les anciens appellent par leur petit nom; le samedi soir, il aide ses sœurs à orner les tombes délaissées des maisons d'Américains, et le dimanche il entend le prêtre annoncer parmi les messes de la semaine: «Mercredi, messe chantée pour le repos de l'âme de Maïder Etchegaray, commandée par son fils qui est aux Amériques». *Ameriketan dena*, celui qui est aux Amériques; le mot passe et repasse à tout moment, et à chaque fois il éveille, puis affermit et précise peu à peu, une évocation de région lointaine, qui serait comme une seconde patrie.

Viennent là-dessus les premières tristesses, les rêveries sans fin dans la montagne perdue, d'où les lointains semblent des mers vaporeuses et les nues des Amériques irradiées; viennent les premiers heurts avec la vie difficile et pauvre, le partage du domaine, la perspective des années de caserne, un désespoir ou une déception du cœur, et à Dieu vat! on s'élançe sur la folle route, ses hardes troussées dans un mouchoir rouge, la blouse courte flottant au vent, comme ont fait les aïeux.

(A suivre).

PIERRE LHANDÉ.